

Vincent Hein

LA DISPARITION  
DE JIM THOMPSON

*arléa*

16, rue de l'Odéon, 75006 Paris

[www.arlea.fr](http://www.arlea.fr)

DU MÊME AUTEUR

*À l'est des nuages. Carnets de Chine*, Denoël, 2009 ;  
Arléa-Poche, 2011

*L'Arbre à singes*, Denoël, 2012 ; Arléa-Poche, 2013

*Noël quel bonheur!*, ouvrage collectif, Vincent  
Jaury (dir.), Armand Colin, 2013

*Le New York des écrivains*, ouvrage collectif, Vincent  
Jaury (dir.), Stock, 2013

*Les Flamboyants d'Abidjan*, Stock, 2016

*Kwai*, Phébus, 2018

*Tiananmen, 1989-2019, Hommages et récits*, ouvrage  
collectif, Phébus, 2019

ISSN 2491-8261  
EAN 9782363082725  
Arléa © septembre 2021

*À Amina Massebœuf,  
Roland Gori  
et Michel Jancou.*

Il s'agit d'une histoire vraie, dont certains passages ont été romancés. Car la vie, dans ce qu'elle a de plus brutal, doit pouvoir, pour rester supportable, accepter de faire appel à la fiction et à l'imaginaire.

*Va-et-vient continuel  
Vagabondage spécial  
Tous les hommes, tous les pays  
C'est ainsi que tu n'es plus à charge  
Que tu ne te fais plus sentir  
Etc.*

Blaise Cendrars

## L'ŒIL ET LA COULEUR

*Pouvons-nous alors espérer la lumière d'un indice de hasard qui nous conduirait à la cause cachée que nous cherchons ?*

Herman Melville

De l'œil naissent les couleurs, pensait Jim Thompson. Simplement. Puis elles rivalisent entre elles, en nuances infinies, elles s'accordent, elles brûlent ensemble. Elles sont faites d'ombres et de mirages. Elles s'abandonnent à la nuit et renaissent au matin. Elles tremblent dans la lumière, habillent les saisons et la grandeur du monde. Elles aiment les climats insensés et toutes les géographies. Elles se gonflent comme des voiles, vibrent, palpitent, respirent. Elles cherchent à nous plaire. Elles nous parlent à l'oreille, mais nous sommes d'insupportables sourds. Seuls l'artiste et l'aveugle dans leurs rêves les entendent mieux que nous. Ils connaissent

leurs courages, leurs beautés, leurs forces et toutes leurs exigences.

Jim Thompson était américain et vivait en Thaïlande depuis plus de vingt ans. Il avait soixante et un ans lorsqu'il disparut en Malaisie. C'était un homme de taille et de corpulence moyennes. Il portait d'habitude des pantalons à pinces et des chemises multipoches. Il ressemblait un peu à Ernest Hemingway. Mais en plus sage. Lors des nombreuses réceptions qu'il donnait chez lui, il s'habillait d'un costume léger, coupé sur mesure, qu'il accordait avec une cravate en soie American Repp, dont les rayures tombaient invariablement de la droite vers la gauche. Ses yeux étaient clairs et son regard solide. Il souriait souvent. Il n'aimait pas la colère ni les gens qui se fâchent. Il y avait chez lui de la gentillesse, de la pudeur et de l'intelligence. Une forme de mystère aussi.

Sa réputation n'était plus à faire : de Bangkok à New York, on disait de lui qu'il avait remarquablement réussi. Il était cultivé, généreux, curieux de tout, et doté d'un sens extraordinaire de la couleur. Pour le reste : il fumait à volonté. Sans jamais se restreindre. Certainement plus de deux paquets par jour et cela s'entendait dans sa voix.

## UN LENDEMAIN DE JOUR DE PÂQUES

*Cameron Highlands, Malaisie, 27 mars 1967*

D'ordinaire, Cameron Highlands était une petite ville de villégiature tranquille, située en Malaisie, dans la région de Pahang, campée dans un paysage de jungle montagneuse. Les colons britanniques s'étaient entêtés à défricher quelques hectares pour y planter des théiers, des arbres fruitiers, et tout autour de leurs maisons de style Tudor des clématites et des rosiers grimpants qui poussaient çà et là sur des pelouses irréprochables. C'était un endroit très vert, ouateux, convenu, et d'un ennui grandiose auquel on ne pouvait accéder que par une route étroite et sinueuse. Jim aimait s'y rendre parce qu'il était certain que là-bas il n'avait absolument rien à faire. Il pouvait enfin lire, se reposer, reprendre des forces. La ville était organisée autour d'un vaste terrain de golf, de deux hôtels un peu chics – le Cameron Highlands et le Smokehouse –,



d'une école primaire et d'une petite église anglicane qui avait l'air de s'excuser d'être là. Il avait été invité à venir passer quelques jours chez des amis singapouriens qu'il connaissait depuis longtemps : Mr et Mrs Ling. Il était accompagné de Connie Mangskau, une des antiquaires en vue de Bangkok, avec qui il aimait chiner et voyager. Certains leur prêtaient une histoire d'amour ou tout au moins une aventure, mais le cœur de Jim était ailleurs – rempli de secrets bien gardés.

Depuis l'occupation japonaise, puis la période de l'Emergency, rien n'avait jamais perturbé la quiétude de Cameron Highlands, avant le lendemain du jour de Pâques de l'année 1967, où les habitants entendirent à l'aube le ronflement d'une quinzaine de camions militaires et le crissement puissant de leurs freins lorsque les voitures de police qui les escortaient leur ordonnèrent de se positionner à l'entrée du golf et des chemins de randonnée. Les camions étaient chargés d'hommes en saharienne kaki. Seules deux voitures se détachèrent du cortège et remonterent jusqu'à la villa des Ling. Les gyrophares tournaient encore, en balayant de bleu et de rouge la véranda de leur grande bâtisse, lorsque le commandant Bashah Abdulla descendit et vérifia machinalement la dragonne de son revolver. Depuis la veille au soir, cinq hommes de la police locale étaient en poste dans le jardin. Ils

montaient une garde molle en trouvant le temps long. Leur sergent-chef, un homme petit et gros, sortit précipitamment de la maison en réajustant son ceinturon pour venir saluer le commandant. Son visage reposé faisait penser à ces types qui ont l'air de ne jamais s'étonner de rien. Il était précédé de Connie dont les traits étaient au contraire tirés après la nuit blanche qu'elle venait de passer. Elle était la première à s'être inquiétée la veille vers 16 heures de l'absence de Jim. Le sous-officier avait tout d'abord refusé d'organiser une battue, prétextant qu'il était tard et qu'il devait dîner chez son frère, dont l'épouse préparait le meilleur curry de la région. Mais lorsqu'il comprit que Mr Ling appelait quelques-unes de ses relations ministérielles, lorsqu'il vit les voisins armés de lampes torches devant la maison, il y renonça, faisant mine de prendre les choses en main. Les premières recherches ne donnèrent rien. Il n'y avait aucune trace nulle part de Jim Thompson. Il faut dire que ces battues étaient désorganisées et presque hystériques. Chacun cherchait au petit bonheur la chance. Vus de loin, ces différents groupes évoquaient des scouts dans l'excitation d'une chasse au trésor. Peu d'entre eux s'étaient aventurés dans la jungle et en entendant vers 5 heures 30 les camions de l'armée monter vers Cameron Highlands, Mr Ling décida de rentrer. Mrs Ling de son côté,

sur les recommandations de son mari, n'avait pas quitté le téléphone des yeux, comme si le fait de le fixer suffisait à en déclencher la sonnerie. Toute la nuit elle était restée assise sur une chaise à côté du guéridon de l'entrée. Elle y était encore et, la fatigue ne l'ayant pas épargnée, son corps, replié sur lui-même, ressemblait à une petite noix de cajou.

Le commandant pensait-il qu'ils avaient une chance de retrouver Jim Thompson? avait demandé Connie. « Certainement! Mort ou vif! avait-il affirmé en s'efforçant de sourire. À moins qu'il ne se soit évaporé... car dans la jungle il n'y a que la brume qui ne laisse pas de trace lorsqu'elle se lève. »

Il remarqua une tache de graisse sur la chemise de son subordonné, déplora que ses hommes aient piétiné la pelouse au risque de faire disparaître des preuves, puis scruta le ciel pour voir si quelques charognards n'y dessinaient pas déjà les larges cercles concentriques indiquant que sous les arbres obscurs pourrissait un cadavre.